

Petites histoires de marche en trois épiphanies et une figure de style

Gilbert Dupuis

Number 116, Spring 2008

Éloge de la marche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14069ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupuis, G. (2008). Petites histoires de marche en trois épiphanies et une figure de style. *Moebius*, (116), 53–60.

GILBERT DUPUIS

Petites histoires de marche en trois épiphanies et une figure de style

Les pas qui se suivent. Un à un. Patiemment. Et qui à force de s'additionner éloignent le marcheur de la banalité du monde. Parlons-en du marcheur... Combien de kilos sur le dos ? Trente-cinq ? Quarante ? Il s'est préparé pendant des jours. Sa charge est calculée au gramme près. Il a fait le tour de toutes les épiceries de Montréal afin de faire ses provisions. Les Chinois sont en bonne position avec leurs crevettes et leurs parcelles de porc séchées qui donnent tant de goût à l'ordinaire médiocre des enveloppes-repas préparées que l'on trouve chez ceux qui font commerce du plein air. Mais la palme appartient aux champignons sauvages séchés (morilles, bolets et autres merveilles) que l'on doit à l'initiative d'un producteur de la région de Québec. Grâce à ces produits, le marcheur organise ses soirées de camp autour d'un festin. Surtout s'il se ménage quelques grammes pour le saucisson sec, le fromage et le vin. Que dire d'un Victor et Berthold accompagné d'un verre de rouge à trois jours de marche de la civilisation ? Le randonneur est riche de ses plaisirs de bouche qui laissent parfois d'ailleurs les États-Uniens condamnés à de tristes rations frugales – oui, la plupart du temps, l'activité se pratique dans les montagnes de la Nouvelle-Angleterre. Parfois n'est peut-être pas assez fort pour décrire certains effets de nos repas. Je me rappelle en outre, une journée pluvieuse, dans un refuge de montagne, où Top – mon inséparable compagnon de marche –, à l'heure de la croûte, au milieu d'une table entourée de randonneurs, avait déballé une meule de munster achetée via la filière italienne du marché Jean-Talon – ce fromage étant à l'époque interdit

en terre canadienne. Le choc chez les États-Uniens. À cause de l'odeur pourtant si riche ? Certains perdirent l'appétit. D'autres quittèrent la table avec un air de dégoût. Un digne représentant du ROC y alla même d'un couplet contre ces *frenchmen* qui mangeaient vraiment n'importe quoi. À croire que des vents mauvais transportaient les odeurs de munster jusque dans les banlieues d'Ottawa ou de Toronto. Malgré ces réactions témoignant, après tout, d'une aliénation gustative, notre air heureux, notre appétit et notre plaisir manifeste piquèrent la curiosité de certains États-Uniens à qui nous fîmes découvrir les subtilités de notre trésor odoriférant.

La bouffe en montagne est plus qu'une question de survie. À cause des pas... Un à un, ai-je dit. Au début, ils sont frais et légers. Après quelques heures, sous le soleil ou la pluie, dans la boue ou la roche, ils se chargent du poids des souvenirs mauvais. Si on a la chance d'être en haut d'une montagne, il faut alors se mettre à courir vers le bas. Sans penser. Sans regarder où les pieds se posent. Laisser le corps réagir. Les mains se poser à l'endroit précis où il le faut. Les yeux éviter les branches des arbres qui arrivent trop rapidement. Laisser le corps vivre, en fait. Permettre à l'instinct de reprendre ses droits. Il y a de fortes chances alors que les souvenirs mauvais restent coincés entre deux pierres. Par contre, si ces souvenirs vous assaillent au bas d'une montagne, pour s'en débarrasser, dans l'effort de l'ascension, rien de tel que d'évoquer le repas du soir avec son lot de joies incommensurables. En fait, ces festins sont aussi agréables à anticiper qu'à déguster. Ils ont des vertus curatives époustouflantes. La médiocrité d'une déclaration ministérielle sur la culture vous assaille inopinément ? Rien de tel pour la chasser que l'évocation d'une tranche de saucisson sec au léger goût de noisette, déposée délicatement sur la langue à la pointe du couteau. Se développent alors à l'intérieur du museau humain des effluves enivrants capables de dissoudre dans la fraîcheur de l'air tous les souvenirs mauvais du monde.

Bien sûr, des esprits chagrins diront que la marche est une activité absurde parsemée de mille petits soucis merdiques : une courroie de sac qui lâche, une ampoule au pied gauche qui fait claudiquer, une chute qui abîme un

coude, un genou, un visage. Et puis, à quoi ça sert d'aller s'épuiser en montagne pour revenir trois ou quatre jours plus tard au point de départ ? Pour aller là où on n'est pas, comme se plaît à le répéter Top. Car là où on n'est pas se trouvent des épiphanies, purs moments de grâce et d'enchantement qui surgissent entre deux pas, s'emparent de l'être et le propulsent hors du temps sur des sommets qui touchent parfois à l'éternité.

Malheureusement, le mot, comme l'explique dans ses œuvres le poète Pier Paolo Passolini, a été détourné par les chrétiens. Chez les Grecs, l'*épiphanieia* se définit comme une apparition soudaine transformant celui qui l'observe en musard ébloui. En d'autres mots : la ligne du temps se brise permettant aux mortels que nous sommes de goûter un peu à l'éternité. Cette expérience, à l'instar du saucisson, laisse dans la bouche un délicat goût de noisette. La montagne m'a fait cadeau de plusieurs épiphanies. Leurs réminiscences m'atteignent au moment où je m'y attends le moins. Étrange ? Pour le sédentaire irréductible, sûrement, mais pour le marcheur...

* * *

Je suis sur une crête de l'Apalachian Trail entre l'État du New Hampshire et celui du Maine. Cela fait bien cinq jours que nous marchons, Top et moi, dans des conditions particulièrement difficiles. Pluie continuelle ponctuée d'épisodes de grêle et de neige. Vent froid, pour ne pas dire glacé. Brouillard si intense que, parfois, il m'est impossible de distinguer mon compagnon à un mètre. Corps transis. Matériel dans un état indescriptible. On peut se protéger contre une ou deux journées de pluie. Mais cinq... L'eau finit par atteindre la moindre fibre de l'équipement et de l'âme... On parle peu. Musardant chacun de notre côté. Interrogeant parfois le ciel avec des regards suppliants. Venus dans la région pour voir des paysages, nous marchons à l'aveugle. Ce n'est pas une figure de style. Le ciel est si noir tout à coup. Aurions-nous basculé dans la nuit ? Grondements. Éclairs. Foudre. Vite ! Se mettre à l'abri. Être le point le plus haut, sur une crête, lors

d'un orage électrique... Sur notre flanc droit, un rocher émerge de cette bouillie. Une légère anfractuosité, à la base, peut nous accueillir. La possibilité est là, cependant, qu'il bascule et nous écrase. Avons-nous le choix ? Il était temps. Le ciel craque dans un trop-plein de lumière et de pluie. Nous sommes au premier jour du monde. Au cœur du Big Bang. Révélation des origines. Top et moi figés sous la pierre par l'instantanéité fulgurante d'une éternité soudainement accessible.

L'orage a passé. Une partie de nous, cependant, sera toujours en haut d'une crête foudroyée par la beauté irradiante d'un ciel déchiré. Bien sûr, revenu chez soi, on reprend le fil des choses. À la différence qu'on sait, précisément, d'où il part.

Enfin.

* *
*

Si certaines épiphanies sont liées aux orages, d'autres sont apportées par le vent. Nous marchons sur les hauteurs du mont Lafayette par un temps sombre mais non pluvieux. Des couvre-sacs protègent notre matériel, au cas. La météo du camp a parlé de la queue d'un ouragan. Nous sommes dedans. Des rafales nous déstabilisent. Impossible de se tenir debout. Progression pénible. Moi devant, Top derrière qui s'agrippe au sac. Inversion à tous les cents mètres. Communication difficile. On se hurle l'un à l'autre des consignes que le vent emporte. Deux fétus de paille entre les mains du destin. Et brusquement : TOP ! Je ne sens plus ses mains accrochées aux courroies de mon sac ! TOP ! ! ! Toute la difficulté du monde à pivoter en conservant l'équilibre. Ce que je vois... Un ballon vert ! Un immense ballon vert s'est emparé de Top ! Et l'emporte ! L'emporte ! ! ! Au secours ! Mon vieux Top ! Son regard étonné sur moi, comme un cri muet. Qu'est-il en train de se passer ? Transportée par le vent, au-delà du temps, la voix de Rutebeuf : «Se sont amis que vens emporte, Et il ventoit devant ma porte.» NON ! TOP ! Vite, ouvrir la porte ! M'arracher littéralement aux forces

obscurès de l'inertie pour saisir Top par les pieds et le ramener sur terre.

Couchés l'un sur l'autre. Épuisés. Chercher le souffle perdu. Ce vent... Ce vent... Top, dans l'oreille : «Que c'est qui s'est passé, tabarnac ?

— Le vent... Il a gonflé ton couvre-sac. T'avais un ballon dans le dos, mon Top.

— Arrache ça !

— Oui. Oui... On trouvera un modèle qui te transforme pas en montgolfière.

— T'as ben été long à réagir, criss !

— C'est à cause de la porte.

— La porte ?

— La porte de Rutebeuf. Coincée, mon vieux. Pas capable de l'ouvrir.

— Quoi ?

— Rutebeuf, le poète. Savais-tu qu'y a la même voix que Ferré ?

On a quitté la crête le nez au sol, en se disant qu'on ne pourrait pas toujours échapper au vent.

Mais les événements que la montagne fait vivre aux marcheurs ne sont pas toujours liés à des éléments naturels. Un jour, une épiphanie s'est présentée, devant moi, toute vêtue de blanc...

* *
*

Temps magnifique. Longue ascension sur une piste abrupte limitrophe d'un bois. Chaque tournant, comme un rideau sur un paysage à couper le souffle. Combien sommes-nous ? Sept ? Huit ? Des chasseurs, pour la plupart. Ce qui rehausse notre ordinaire de gibiers inouïs. Nous supputons d'ailleurs sur la valeur monétaire de nos plats. Top, par exemple, nous a régales d'oies des neiges confites. Qui, si riche soit-il, peut se payer un tel plat ? Espèce protégée, la bête, en effet, ne peut en aucun cas faire l'objet d'un commerce. Pour la bouffer, il faut la tuer. Et pour la tuer, il faut être «tiré». Seul le hasard détermine qui peut aller à l'oie. Et le hasard, ça ne s'achète pas. En cinq ans, Top a été «tiré» deux fois. Et les deux fois, ses

trophées ont été partagés, confits dans leur propre graisse, à plusieurs jours de marche de toute forme de malbouffe. Le bonheur. Marche exemplaire donc, où nos journées se passent à rêver le repas du soir. Mais qui achève. À peine six ou sept heures avant les voitures, la route. Bientôt nous croiserons des randonneurs de courte durée. Petit groupe d'humains progressant à la queue leu leu dans la beauté du monde. Parfois plongé dans les rêveries, parfois en forte discussion au sujet de l'équipement, de la bouffe ou de la vie. Petit groupe. Et puis, tout à coup, je ne sais comment. Moi, seul. Au milieu d'un bois. Hors du sentier. Où sont les autres ? Je musardais et... Les autres ? Vite, les retrouver. Combien de retard ? Quand s'apercevront-ils de mon absence ? À l'heure du repas ? Je les vois se plonger avec délectation dans ma portion de festin. Ne pas les laisser faire. Les rattraper illico. Retrouver la piste. Suivre la bonne direction. Qui est... Qui est... Suis-je celui qui a cassé la branche, là ? Foulé des herbes, ici ? Que faire ? Laisser travailler mon corps, qui se rappelle, lui. Moins con que moi. Les pas, un à un... Atteindre le sentier avant la noirceur. Rester à la hauteur de la ligne de niveau. L'ouest. Vers l'ouest. Les pas. D'une lourdeur inconnue. Le soleil qui dégringole. Le temps qui manque pour le rattraper. La noirceur, déjà. Accélérer. Le pas si lourd. Plus vite ! Encore ! Puis, là, dans une portion tendre du sol, la trace d'une botte. Le sentier. Enfin. Le corps se perd mais se retrouve. Mettre les bouchées doubles. Effet euphorique de l'adrénaline. Des indications aux quelques carrefours qui ponctuent le chemin. Un papier suspendu à la branche d'un arbre avec dessus un canard grossièrement dessiné et une flèche : par là ! Quelques kilomètres plus loin, c'est un fromage ! Ils se sont bidonnés, les camarades. Marcher à fond de train. Les pas sur le rail du sentier. État singulier. Au-delà de la fatigue. Impression de flotter, légèrement, au-dessus du sol. En descente, maintenant. Plus que trois ou quatre kilomètres. État trop singulier. Moi, comme un plongeur dans l'abîme des montagnes. Descente trop rapide. Folie des profondeurs. Carrefour. Le

dernier ? Aucune indication. Que faire ? Là. Un homme. Tout de blanc vêtu.

— Vous êtes Gilbert ?

— Oui.

— On vous cherche...

Silence.

— Par là !

— Ah, je me demandais...

La descente, de nouveau. Cet homme... Ange païen en jogging blanc ? Étrange impression de familiarité. L'ai vu quelque part. Connait mon nom. Sa voix. Le timbre de sa voix. Son accent. Familiarité. Et là. Devant. Top, en train de pisser, une bière à la main.

— Ah... Te v'là, toi ! Sacrement, veux-tu ben me dire que c'est qui s'est passé ?

Top en colère. Les gars, à quelques pas derrière lui. Ai droit à une scène. Comprends qu'ils ont eu peur. Vraiment peur, pour moi. Les gars se sentent responsables. On passe à la bouffe. Quelques bières – c'est l'avantage d'être à proximité des autos, de la route. À mon tour d'aller pisser. Soulé par la fatigue autant que par l'alcool. Top à mes côtés. Les pieds dans la boue, mais le regard dans les étoiles. L'homme en blanc, soudain, dans la mémoire.

— C'est qui, ce gars-là, à qui vous avez dit mon nom ?

— Quel gars ?

— Le gars en jogging blanc.

— Jamais vu ça.

— Ben voyons !

Top, jamais vu. Aucun des gars, jamais vu. Tous ils jurent. La tête dans les étoiles. Cherche une réponse. Révélation. Cet homme.... Sa photo à l'endos des livres, des revues. Partout. Le temps s'arrête. Tout devient blanc.

Je reviens de loin. Je reviens à moi. Les gars en cercle.

— Auster...

— Quoi Auster ?

— Il était là, il m'a appelé par mon nom : Gilbert...

Les gars jurent de nouveau que jamais ils n'ont croisé un individu en blanc et que de toute façon, eux, Paul Auster, ils l'auraient reconnu du premier coup.

Que s'est-il passé ce jour-là ? Je me le demande encore aujourd'hui. Il y a trois ans, lors d'une mondanité littéraire,

je me suis retrouvé nez à nez avec le grand homme. La question, bien sûr, me brûlait les lèvres : «Grimpez-vous parfois, M. l'écrivain, les montagnes du New Hampshire vêtu d'un jogging blanc ?» Mais des admirateurs se le disputèrent et me laissèrent seul avec mon éblouissement.

Quel est le sens de tout ça ? J'ai eu une réponse, récemment, sur la plage d'Ostia Antica, à quelques kilomètres de Rome. Cette fois-là, c'était Pier Paolo Passolini qui apparaissait entre deux rochers :

*Stupenda e misera montagna
Che mi hai fatto fare
Esperienza di quella vita
Ignota : fino a farmi scoprire
Cio che, in ognuno, era il mondo*

Ce qui veut dire, à peu près : *Pauvre, merveilleuse montagne, qui m'a fait faire des expériences de vie jusqu'alors inconnues ; finalement, qui m'a fait découvrir qu'en chacun est le monde, ou que nous portons chacun le monde, bref, la partie pour le tout.* Une métonymie, quoi. L'homme, devant le vide et les épiphanies n'est... qu'une figure de style !